



Page 46 : Laurent Binet / *Atahualpa le conquérant*
Page 47 : Santiago Amigorena / *L'exilé du ghetto*
Page 50 : Josef Winkler / «Comment ça s'écrit»

LIVRES/



Mircea Cartarescu, le 20 septembre, à Paris.

«Comme les termites construisent leur nid» Rencontre avec Mircea Cartarescu



Rencontre avec Mircea Cartarescu

Place de l'Université,
à Bucarest.
Image non datée.
ALAMY. PHOTO12

MIRCEA CARTARESCU
SOLÉNOÏDE
Traduit du roumain par
Laure Hinckel. Noir sur
blanc, 792 pp., 27 €.



Recueilli par
CLAIRE DEVARRIEUX
Photo **BRUNO CHAROY**

Entrer dans le livre extraordinaire de Mircea Cartarescu, *Solénoïde*, ne présente aucune difficulté. Le narrateur a attrapé des poux à l'école où il enseigne le roumain. Il s'en débarrasse après s'être intéressé à eux de très près, comme il s'intéressera, plus tard, aux acariens, aux sarcoptes. Il retire de son nombril un truc qui dépasse, un petit bout de ficelle. Ce n'est que le premier morceau, et d'ores et déjà le lecteur s'inquiète.

Que sont les morceaux de cordelette qui s'en vont rejoindre le trésor de ce garçon, ses dents de lait, ses photos, son journal ? *«C'était de la ficelle, de la ficelle ordinaire, de la ficelle à paquets. Celle qui avait servi, vingt-sept ans plus tôt, à ligaturer mon ombilic dans la crasseuse maternité ouvrière où j'étais né.»* Nous sommes dans la tête d'un écrivain que nous allons accompagner dans

une équipée fantastique, à la fois recherche du temps perdu – un enfant dans la Bucarest communiste –, exploration organique, plongée dans des univers scientifiques ou parallèles, quête de sens et tentative d'évasion : *«Depuis toujours je ne fais que chercher des brèches dans la surface apparemment lisse, logique, sans cassures, de la maquette qui se trouve sous ma voûte crânienne.»* L'auteur, le romancier roumain Mircea Cartarescu, né en 1956 comme le narrateur de son roman, prête à son double des questions et des cauchemars qui furent certainement les siens, puis imagine pour lui un avenir différent. Un peu ce qu'a fait Paul Auster dans *4321* (Actes Sud, 2018), mais en version kafkaïenne.

Mircea Cartarescu a publié trente livres, il est traduit dans le monde entier – en français, ici, par Laure Hinckel, et nous proposons que de chaque page de *Solénoïde* surgissent des mains pour l'applaudir. Le narrateur écrit le livre



que nous sommes en train de lire, mais il n'est pas un écrivain professionnel, de ceux qui dessinent de fausses portes, explique-t-il, prisonniers de la surface plane de la feuille. Le narrateur, dont les ambitions de poète ont été anéanties lors d'une soirée qui réunissait le gratin du milieu littéraire, entend procéder verticalement au papier, afin d'aboutir à *«une vraie porte dessinée en l'air»*. C'est bel et bien dans une autre dimension que Cartarescu nous emmène.

Un solénoïde, ça existe, c'est une bobine de fil conducteur. Cartarescu en place quelques-uns, gigantesques, dans les sous-sols de Bucarest, notamment sous la maison de son personnage. La bobine ronronnante lui permet de léviter, ce qui enrichit sa vie sexuelle.

Amoureux de sa collègue de physique, médusé par celle de chimie dont la secte milite contre la mort, le narrateur se lie d'amitié avec le professeur de mathématiques. Ensemble, ils essaieront de trouver l'entrée de la fabrique où les élèves s'absentent discrètement. Les enfants errent dans des endroits insensés, métaphoriques ou pas. Vaccins, injections diverses, séances chez le dentiste sont des passages en enfer. Le gamin dans la salle d'attente : *«Il n'y avait rien à faire à part s'écrouler à l'intérieur de soi et tenter d'étouffer toute pensée de ce qui allait suivre.»*

Il est difficile de ne pas entendre une forme monstrueuse du mot solitude dans le titre, *Solénoïde*. *«Je devais avoir douze ans quand ma peur du monde est devenue aiguë et claire»*, estime le narrateur, qui évoque souvent sa jeunesse en termes de *«solitude totale»*. C'est ce qu'il cherche dans les livres ; il aime, évidemment, *les Cahiers de Malte Laurids Brigge*. Mais aussi Lautréamont, Rezzori, beaucoup d'autres. *«Derrière eux, viendront des millions d'écrivains qui n'ont écrit qu'avec des larmes, du sang, de la substance P, de l'urine et de l'adrénaline et de la dopamine et de l'épinéphrine, directement sur leurs organes ulcérés de peur, sur leur peau excoriée d'extase. Chacun portera entre ses bras sa propre peau écrite recto verso, dont le Seigneur fera, en les assemblant entre les couvertures de la naissance et de la mort, le grand livre de la souffrance humaine.»*

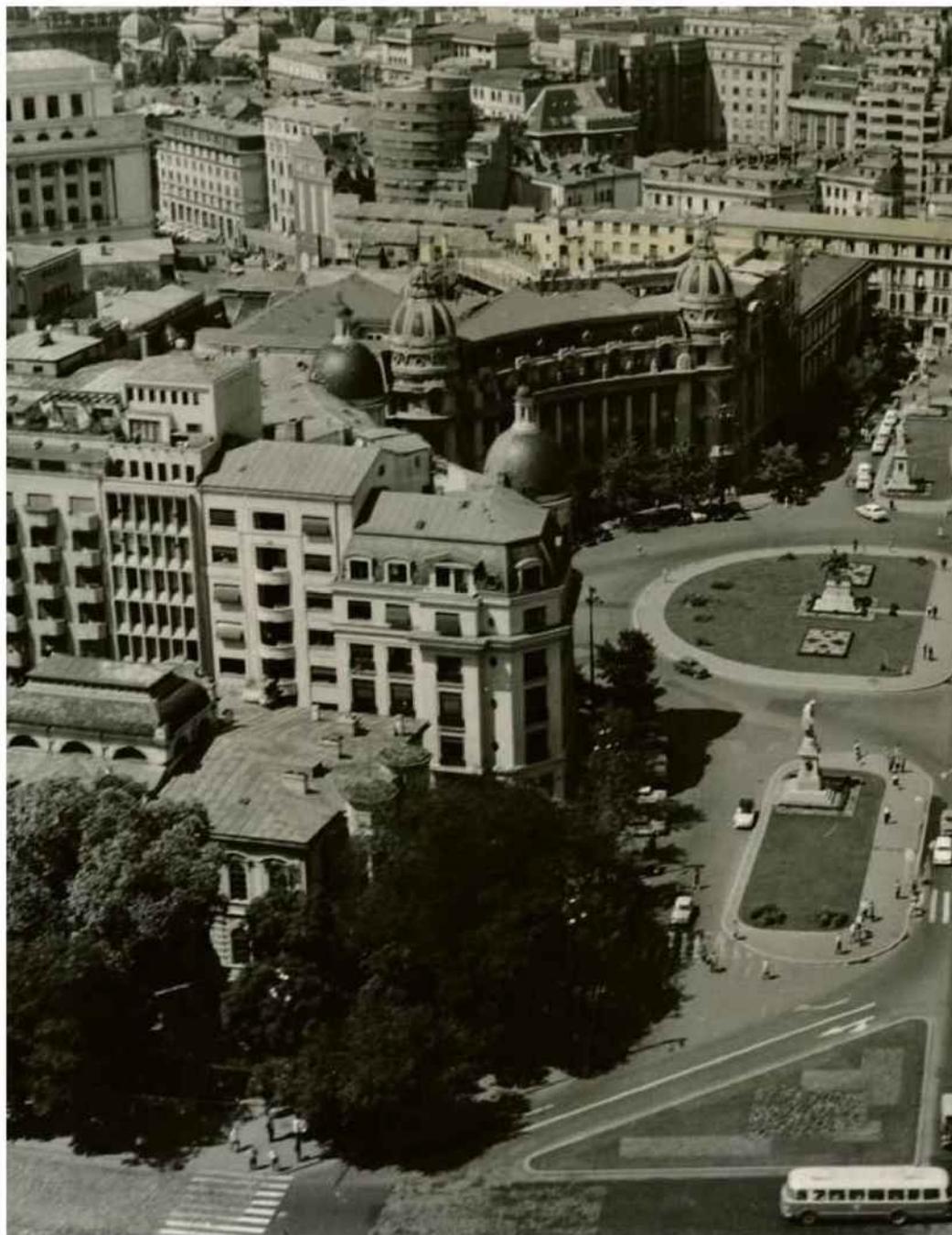
Au fond, *Solénoïde* est un grand vaisseau réaliste jusque dans ses soutes surréelles, se dit le lecteur qui n'a plus peur de rien et se laisse porter par les histoires, vraies ou fausses. Faux, le personnage de Nicolae Borina, qui aurait travaillé pour Tesla aux Etats-Unis. Vrais, les

frères Mina et Nicolae Minovici, l'un thanatologue et fondateur de l'institut médico-légal de Bucarest, l'autre spécialiste de *«la pendaison contrôlée»*. Vraie, Ethel Lilian Voynich, fille du mathématicien George Boole, nièce de George Everest (celui de la montagne). Cette romancière a vendu des millions de livres dans le monde soviétique, le narrateur lui doit sa première émotion littéraire.

Olivier Rubinstein a été l'éditeur en France de Mircea Cartarescu, aux éditions Climats en 1992, puis à Austral, enfin chez Denoël (la trilogie *Orbitor* et *Pourquoi nous aimons les femmes*). Lorsque Rubinstein est parti pour Israël comme conseiller culturel, il a recommandé Cartarescu, qui ne voulait plus rester chez Denoël, à son ami Paul Otchakovsky-Laurens. Ont paru chez P.O.L. *le Levant* en 2014 et *la Nostalgie*, en 2017. Mais le tout premier texte de Mircea Cartarescu traduit en français, c'était dans *Libération*, en 1985, pour le hors-série *«Pourquoi écrivez-vous»*. Trente-quatre ans plus tard, on n'a pas osé lui poser la question.

Pourquoi le narrateur a-t-il votre âge ?

Jusqu'à l'âge de 20 ans, il a ma biographie. A cause d'un moment clé de nos existences, nos destins se séparent. Ce roman est le récit d'une de mes vies parallèles. Le soir de la lecture au Cénacle de la Lune – le vrai nom est le Cénacle du Lundi – a réellement eu lieu. J'ai lu un poème très long, de trente pages, intitulé *«la Chute»*, c'étaient mes débuts. Le poème a été reçu avec beaucoup d'enthousiasme, en premier lieu par le plus grand des critiques roumains, Nicolae Manolescu. Mais dans le roman j'ai imaginé la situation contraire : que se serait-il passé si tout le monde avait critiqué le poème, si on l'avait méprisé, détruit, foulé aux pieds ? Il est certain que je n'aurais plus souhaité poursuivre une carrière littéraire, j'aurais été découragé pour toujours, et serais resté simple enseignant. Le roman est l'histoire de ce personnage fictif, de cette alternative de mon existence. Il représente la possibilité, la chance de devenir ce que j'ai toujours voulu devenir, un pur artiste, une sorte de Franz Kafka, un écrivain qui n'écrit que pour lui, pour l'édification de lui-même, et qui, à la fin de sa vie, détruit son manuscrit. Aujourd'hui encore, cette perspective demeure pour moi un grand idéal. J'éprouve une sorte de remords de ne pas être devenu cet homme-là, je suis rentré dans le jeu, j'ai accepté tous les compromis du monde littéraire, à commencer par le simple fait de publier ; ensuite



parce que j'ai avancé dans cette carrière, j'ai reçu de la reconnaissance, des prix, ce n'était pas l'idéal de l'adolescent que j'étais. De sorte que ce roman devient une sorte d'ersatz de ma vie et la réalisation d'un rêve. **«Je ne crois pas aux livres je crois aux pages, aux phrases, aux lignes.» Qui parle, le narrateur, ou vous ?**

C'est vrai, je suis d'abord l'auteur de pages. Si j'accorde un prix à quelque chose dans mon texte c'est à la texture de la page. Parce que finalement je suis passé à la prose, mais

sans oublier que j'ai été poète. Je pense que la pratique de la poésie dans ma jeunesse m'a accordé un immense avantage. Ce principe du fragment, de la phrase, de la page et des mots isolés – une des caractéristiques du décadentisme littéraire –, anime ces étranges feux follets de la littérature qu'on aperçoit parfois dans la pénombre, je pense à Villiers de l'Isle-Adam, aux poètes symbolistes, à d'autres auteurs comme André Pieyre de Mandiargues, et aux auteurs du fantastique. **La poésie est une école de conci-**

sion, alors que votre roman est titanesque. N'est-ce pas paradoxal ?

Pour moi, la structure d'un livre, c'est de la poésie, de la poésie en trois dimensions. Même le nombre exact de pages compte. Chaque livre comporte son propre nombre de pages, parce que son volume est en soi une métaphore, une boîte de résonance, qui donne le son d'un violon, d'une viole, ou d'un violoncelle. *Solénoïde*, comme la trilogie *Orbitor*, se devait d'être ample, pour rendre un son grave, profond, métaphysique.



Concrètement, comment avez-vous affronté un tel volume ? À l'ordinateur ?

Je n'écris la prose qu'à la main. Je n'ai pas de plan, je ne sais jamais quelle direction je vais prendre. Chaque jour je relis la page précédente, et je continue à écrire selon sa propre logique, de sorte que le livre s'écrit lui-même. J'ai trouvé une métaphore pour ça, quand je me suis souvenu de comment les termites construisent leur nid. Un termite construit des nids énormes, qui font six mètres de hauteur, très

complexes, avec des pièces de toutes sortes et de toutes formes, des canaux d'aération. Alors que le termite n'est pas un architecte, il ne sait pas ce que c'est. Le plan qu'il suit, c'est son propre corps. Etant construit d'une certaine façon, il ne peut construire que ce type de nid. De la même manière, mon esprit sait mieux que moi quoi faire. Quelqu'un à l'intérieur de moi construit, tout simplement, selon les outils à sa disposition.

D'où est venu *Solénoïde* ?

Je pensais depuis plus de vingt ans

à un livre qui aurait pu s'appeler «Mes Anomalies». Il existe dans ma vie quotidienne des choses inexplicables, des rêves étranges qui n'ont pas été que des rêves, des hallucinations en plein jour. Et d'autres choses de ce genre, que j'ai notées très scrupuleusement dans mon journal. A partir de ce matériau, je voulais rédiger un essai sur la manière dont fonctionne mon intellect. Ce livre avait déjà deux cents pages, et ce sont les deux cents premières pages de *Solénoïde*. C'est alors que je me suis rendu compte du potentiel de fiction que renfermait cet essai. Je pouvais écrire un roman avec ça, c'est à ce moment-là, dans cette terre très riche et grasse, que s'est élevé le tronc de mon récit. Comme corrélatif objectif, j'ai utilisé les dix ans pendant lesquels j'ai été enseignant dans une école générale. Tout ce qui se passe au plan réaliste dans le roman se passe dans cette école. Cela m'a beaucoup amusé de construire la galerie de personnages plus ou moins grotesques que sont les professeurs, mais en conservant un regard tendre, à la manière de Fellini dans *Amarcord*. C'est sur ce niveau réaliste qu'a grandi le niveau fantastique, métaphysique et finalement mystique du roman.

Et l'objet lui-même, le solénoïde ?

Tout ce qui est science et techniques me passionne. Je lis davantage dans ce domaine que dans le domaine culturel et littéraire, car je veux tout savoir sur la manière dont est composé notre monde. En surfant sur Internet, je suis tombé un jour sur l'histoire d'un savant américain qui arrivait à faire léviter les pierres. Il avait construit un petit château, à l'intérieur duquel d'un seul doigt on pouvait faire bouger des battants de porte qui pesaient plusieurs tonnes. Il utilisait des instruments électriques, des bobines, il prétendait que c'était par ce biais-là que les choses pouvaient léviter. Bien sûr, ça n'a jamais été prouvé, mais ça m'a donné l'idée principale du roman. Et donc j'ai imaginé que des solénoïdes de plusieurs mètres de diamètre étaient enterrés dans le sous-sol de Bucarest, et que tout ce qui se trouvait au-dessus était en mesure de léviter, les maisons, les hommes, les objets. La lévitation est une des choses les plus poétiques qui soit, rappelez-vous les tableaux de Dalí où les objets se défont en plusieurs morceaux et tous les morceaux lèvitent.

L'adresse «le boulevard Stefan cel Mare» à Bucarest revient comme un leitmotiv dans le roman...

C'est là que se trouve l'appartement où j'ai vécu pendant cinquante ans. C'était l'époque, com-



«J'ai imaginé
que des solénoïdes
de plusieurs mètres
de diamètre
étaient enterrés
dans le sous-sol
de Bucarest,
et que tout ce qui se
trouvait au-dessus
était en mesure de
léviter, les maisons,
les hommes,
les objets.»

muniste, de l'industrialisation forcée, mes parents ont reçu cet appartement en arrivant de la campagne en 1961. C'est une sorte de nombril du monde, c'est là que j'ai grandi, il s'y est passé des choses qu'aujourd'hui encore je ne parviens pas à m'expliquer. Cet appartement est toujours présent dans mes rêves, je me rêve là-bas, il est donc présent dans presque tout ce que j'écris.

Le corps des enfants est malmené. Est-ce lié au régime, à la pauvreté?

C'est une grande atrocité du tiers-monde en général. Ça n'appartient pas seulement au monde communiste que j'ai connu, cela se passe probablement toujours ainsi en Corée du Nord ou au cœur de l'Afrique. Le monde de l'enfant était en effet à mon époque plein de violence. Il y avait les punitions corporelles, les parents aussi bien que les enseignants l'exerçaient. Dans les hôpitaux, les conditions étaient terribles. Tout ce qui était cabinet médical ou dentaire était cellule de torture. Pour moi qui ai depuis tout petit la malchance d'avoir de mauvaises dents, mon plus grand cauchemar était les visites chez le dentiste. Les moyens étaient barbares, les instruments primitifs, c'étaient des douleurs insupportables. J'ai subi beaucoup de violences dans mon enfance. J'ai senti le devoir d'en témoigner.

«L'art n'a de sens que s'il est évasion. S'il naît du désespoir d'un prisonnier.» Est-ce une allusion au régime politique?

Bien sûr que j'avais ça aussi à l'esprit. La Roumanie était une prison à cette époque-là, le communisme en réalité était le plus clair et le plus pur des fascismes. Les Roumains vivaient dans une sorte de camp de concentration dont ils ne pou-

vaient pas sortir, et où il fallait travailler comme des esclaves. Mais avec la métaphore de la prison, qu'on trouve dans ce roman et d'autres de mes livres, je me réfère surtout à la condition humaine. Nous sommes tous enfermés dans une prison de haute sécurité, la condamnation est la même pour tous, nous sommes dans le couloir de la mort. C'est capital pour comprendre *Solénoïde*, il y a au cœur de ce roman des gens qui protestent contre la terrifiante condition humaine. Pourquoi serions-nous condamnés à la mort, la souffrance et la folie, quelle a été notre erreur, où est notre culpabilité? D'après ceux que j'ai appelés les piquetistes, c'est une question de dignité que de protester contre la mort. Pour eux, le grand crime est la mort de la conscience. C'est un thème moral, et bien sûr philosophique.

Dans *Solénoïde*, la littérature permet aussi d'ouvrir les portes, d'entrer chez les autres...

Beaucoup de mes personnages partagent ce besoin de sortir du monde et de quitter sa propre peau. Tout cela est lié au grand thème de mon roman, à savoir comment on s'évade : tout seul, ou avec la communauté dont on fait partie? A la fin d'un récit de Camus, figure un mot dont on ne sait pas si c'est «solitaire» ou «solidaire». Que doit être l'artiste? Un solitaire ou quelqu'un qui aime son prochain? Mon narrateur démarre en solitaire, ce qu'il veut c'est son salut personnel, l'ouverture de la fameuse porte vers la quatrième dimension. Mais quand elle s'ouvre, il refuse de sortir. Entre-temps, il a construit une famille, et pour lui, cet amour s'est révélé la véritable porte, la véritable évasion, comme dans tout roman classique.

Tous les jeudis, l'enfant va acheter des périodiques de littérature fantastique...

J'ai toujours été fasciné par cette littérature fantastique et scientifico-fantastique. Je n'oublierai jamais le jour où maman est rentrée des courses avec une petite brochure à la main. Elle l'avait vue sur le comptoir d'un débit de tabac et l'avait achetée pour moi. J'avais 8 ans. Je suis resté stupéfait, il y avait sur la couverture des créatures, et des personnages qui fuyaient terrifiés devant elles. J'ai vu ça et depuis je suis resté prisonnier de ce monde! Il y a toujours eu dans mes livres des éléments de science-fiction. D'ailleurs, le premier volume d'*Orbitor* est paru en poche dans une collection de «SF» (Folio). C'était une bizarrerie, mais à l'époque j'ai donné mon accord parce que j'aime beaucoup ce genre populaire. ◀